

J'ACCUSE

**DOSSIER
DE PRESSE**



**CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI**

J'ACCUSE

SALLE PRINCIPALE DU
CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
9 au 22 février 2017
et en supplémentaires les 11, 18, 23, 24 et 25
février 2017

PRODUCTION

Centre du Théâtre d'Aujourd'hui

CRÉATION

La première représentation de *J'accuse* a eu lieu le 14 avril 2015 au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, à Montréal.

PUBLICATION

Dramaturges Éditeurs

DURÉE

1 h 55 sans entracte

EN SAVOIR PLUS

theatredaujourd'hui.qc.ca/jaccuse

Grand succès de la saison théâtrale 14/15, la pièce *J'accuse* d'Annick Lefebvre fait un retour sur les planches montréalaises en février 2017 après un passage de 4 semaines au Théâtre La Bordée de Québec.

J'accuse, c'est cinq monologues vibrants. C'est surtout cinq femmes d'une même génération âgées entre 25 et 35 ans. Il y a la fille qui encaisse, vendeuse de bas de nylon dans une boutique souterraine ; la fille qui agresse, propriétaire d'une petite entreprise qu'elle a osée dans un contexte d'austérité économique; la fille qui intègre, immigrante essayant de trouver sa place dans sa société d'accueil; la fille qui adule, admiratrice sans bornes d'Isabelle Boulay; et la fille qui aime, qui aime trop, qui aime mal. Cinq femmes pleines d'ambitions, mais qui n'ont pas les moyens de celles-ci. Cinq femmes qui luttent contre une société qui les juge, qui essaie de les aspirer. Cinq femmes qui osent crier leur frustration.

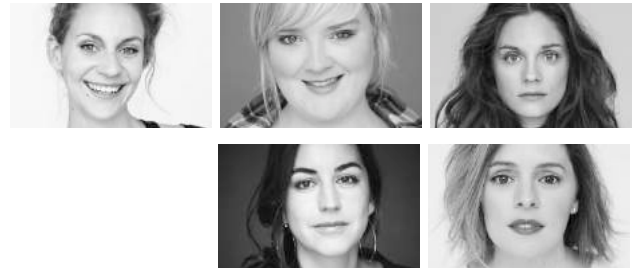
L'ÉQUIPE DE CRÉATION

Texte
Annick Lefebvre

Mise en scène
Sylvain Bélanger



Interprétation
Léane Labrèche-Dor
Debbie Lynch-White
Catherine Paquin-Béchar
Alice Pascual
Catherine Trudeau



Assistance à la mise en scène
Olivier Gaudet-Savard

Scénographie
Pierre-Étienne Locas

Costumes
Marc Sénécal

Éclairages
Erwann Bernard

Conception sonore
Larsen Lupin

Vidéo
Ulysse del Drago

Maquillages
Sylvie Rolland-Provost

« DONNER LA PAROLE À CINQ FILLES DE VINGT-CINQ / TRENTE-CINQ ANS, LUCIDES, INTELLIGENTES ET QUI ONT DE L'EMPRISE SUR LEUR PROPRE DESTIN, C'EST DOMMAGE À DIRE, MAIS C'EST UN ACTE D'ÉCRITURE TELLEMENT RARE QUE C'EN EST PRESQUE IRRÉVÉRENCIEUX. PARCE QUE, MEME AUJOURD'HUI, ON A TENDANCE À ÉCRIRE DES PERSONNAGES DE FILLES PLATES DANS LE THÉÂTRE QUÉBÉCOIS. ÇA ME RÉVOLTE ! PAR AILLEURS, JE SAVAIS QU'EN POSANT UN TEL GESTE, ON ME COLLERAIT L'ÉTIQUETTE DE « FÉMINISTE », ET J'AIME ME FAIRE COLLER DES ÉTIQUETTES. ÇA ME PERMET DE ME METTRE AU DÉFI ET DE TRANSCENDER LES A PRIORI QUI VIENNENT AVEC TOUTE ÉTIQUETTE. ÇA ME PERMET DE DÉJOUER LES ATTENTES DES GENS. »

ANNICK LEFEBVRE, EXTRAIT DE LA POSTFACE DE J'ACCUSE

L'ENGAGEMENT INVISIBLE

Par **Annick Lefebvre**



J'avais l'intention d'écrire une pièce sur le travail. Celui, rémunéré ou non, que l'on exerce au quotidien. Celui dont on a hâte de tomber en congé pour aller se sacrer les deux pieds dans le sable d'un « tout inclus » en République dominicaine. Celui qui devrait être notre passion. Celui qui détermine notre position sociale. Et celui, surtout, qui nous fait acquérir des expertises spécifiques dans un domaine précis. Ça va de la fabrication de la mousse onctueuse d'un cappuccino à l'extraction télécommandée du minerai de fer, tout comme la récupération de ton disque dur par le technicien qui te sauve le

cul quand ton ordinateur capitule et menace de te voler les photos du premier anniversaire de ton neveu pis le scan de l'article de journal de 1967 qui relate ta première victoire en tournoi de baseball. Je voulais mettre de l'avant l'idée qu'un « militantisme du quotidien » pouvait être développé, au Québec, en 2015. Je voulais dire que chaque individu peut, à travers les connaissances pointues qu'il possède, poser des gestes concrets pour l'amélioration de la vie collective de tous. Or, moi, Annick Lefebvre, jeune auteure dramatique, comment est-ce que je peux utiliser mon bagage particulier pour éclairer notre société d'une manière différente? Comment puis-je plonger dans un « militantisme de l'intime »? Comment me pousser dans mes retranchements les plus radicaux? Ma réponse à ces questions c'est *J'accuse*. Cette pièce qui n'a rien à voir avec Zola ou l'affaire Dreyfus – sinon l'indignation devant l'état des choses. Cette pièce-portrait qui met la parole des femmes de ma génération de l'avant. Cette pièce féministe (oui, féministe!) qui s'éloigne des icônes de la mère, la vierge et la putain. Cette pièce où l'on s'ouvre la trappe par instinct de survie et par foi en des lendemains moins moroses. Cette pièce « état des lieux » qui hurle à l'amour et qui punche en pleine face. Qu'est-ce que je peux faire pour engager le combat avec les armes que je maîtrise le mieux? Vous faire entendre *J'accuse*, assurément. Dans l'espoir qu'elle remue quelque chose de viscéral en vous.

ANNICK LEFEBVRE

Avant d'avoir terminé son Bacc en critique et dramaturgie, Annick Lefebvre avait assis ses fesses de stagiaire dans la salle de répétition d'*Incendies* de Wajdi Mouawad et avait participé au *Sommet sur l'engagement* du Théâtre du Grand Jour. Depuis sa sortie de l'UQÀM en 2004, l'auteure a semé plusieurs courts textes dans des événements collectifs dont *26 lettres: abécédaire des mots en perte de sens* (Olivier Choinière, CTD'A, 2014), *Y paraît* (Jean-Simon Traversy, Zone-Homa, 2015) et *Cabaret des Contes ruraux* (Eudore Belzile, Théâtre du Bic, 2015). En 2012, Annick a fondé Le Crachoir, compagnie qui questionne le rôle de l'auteur au sein du processus de création, de production et de représentation d'une œuvre. Elle est l'auteure de *Ce samedi il pleuvait* (Marc Beaupré, Le Crachoir, Aux Écuries, 2013), du conte urbain *Ce qui dépasse* (Stéphane Jacques, Urbi et Orbi, La Licorne, 2013), de *La machine à révolte* (Jean Boillot, Le Préau / NEST Théâtre, 2015) et de *J'accuse* (Sylvain Bélanger, CTD'A, 2015). *Le show du non-exil* qu'elle a coécrit et qu'elle interprète avec Olivier Sylvestre, a été présenté au Festival du Jamais Lu de Montréal et au Cocq'Arts de Bruxelles en mai et juin 2015. Protégée de l'auteur Olivier Choinière au Prix Siminovitch 2014, Annick participe à la création d'*Identités* de l'artiste pluridisciplinaire Séverine Fontaine et plonge dans l'écriture de *ColoniséEs*, son prochain projectile dramaturgique. Son théâtre est publié chez Dramaturges Éditeurs où ses *Périphéries* (2012-2015), illustrées par Vincent Partel, paraîtront sous peu.

SYLVAIN BÉLANGER

Sylvain Bélanger est né en 1972, à Montréal. Il a été diplômé de l'École nationale de théâtre en 1997, où il enseigne depuis 2008. En 2012, il est nommé à la barre du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Il est un directeur artistique passionnant et engagé. Tant au Théâtre du Grand Jour qu'au Théâtre Aux Écuries, deux théâtres dont il est cofondateur, son instinct et sa sensibilité en ont fait une personnalité incontournable du paysage théâtral québécois. Il est notamment reconnu pour ses mises en scène de *Cette fille-là* (Joan MacLeod), *Moi chien créole* (Bernard Lagier) accueillie entre autres à la Comédie Française, *Félicité* (Olivier Choinière), *Yellow Moon* (David Greig), *Les mutants* (idée originale de Sylvain Bélanger et Sophie Cadieux), *L'enclos de l'éléphant* (Étienne Lepage), *Billy (les jours de hurlement)* (Fabien Cloutier) ou encore *Comment s'occuper de bébé* (Dennis Kelly), *J'accuse* (Annick Lefebvre) et *Unité modèle* (Guillaume Corbeil). Ses spectacles ont été acclamés tant par le milieu théâtral que par la critique. Sa reconnaissance l'a mené à collaborer avec le Centre d'essai des auteurs dramatiques (CEAD) et le Conseil des arts du Canada comme jury, à siéger au Conseil d'administration du Conseil québécois du théâtre ou encore sur des comités du Conseil des arts de Montréal et du Conseil des arts et des lettres du Québec.

PHOTOS À LA CRÉATION

PAR
VALÉRIE REMISE



- 1- Léane Labrèche-Dor
- 2- Debbie Lynch-White
- 3- Alice Pascual

PHOTOS À LA REPRISE

PAR
ULYSSE DEL DRAGO



- 4- Catherine Paquin-Bécharde
- 5- Catherine Trudeau

EXTRAITS DE CRITIQUES À LA CRÉATION

« Tout est là : une écriture efficace qui gratte à la lame de rasoir les incohérences d'une société en mutation et en fait ressortir les paradoxes et les profondes vacuités avec un humour cinglant ; une mise en scène dénudée qui laisse toute la place aux mots et au jeu, en absorbant le spectateur pendant près de deux heures dans cette spirale de la revendication sociale mussée dans la confession, sans qu'il s'en rende compte. »
Fabien Deglise, Le Devoir

« À voir, pour la puissance des mots et la performance de haute voltige de ces cinq belles comédiennes »
Patricia Tadros, Première Heure, ICI Radio-Canada

« Drôle, cinglante, vibrante, crue, touchante... Portée par la plume bien affûtée d'Annick Lefebvre et une costaude brochette d'actrices, *J'accuse* lance l'année 2017 à La Bordée entre le coup de cœur et le coup de poing. »
Geneviève Bouchard, Le Soleil

« C'est éblouissant de voir des actrices de cette qualité là, c'est extraordinaire! »
Denise Bombardier, Culture Club, ICI Radio-Canada

« Une distribution relevée jumelée à une parole forte et diversifiée, *J'accuse* est une création qui explose et qui va bien au-delà de la prise de parole féminine. »
Yves Leclerc,
Journal de Québec

« Une plume très forte, fouguese, ciselée, qui décoiffe et qui dérange. Il faut aller avoir *J'accuse!* »
Myriam Fehmiu, Samedi et rien d'autre, ICI Radio-Canada

« C'est une grande parole pour un grande auteure. Elle est toute jeune mais je pense qu'elle va marquer le théâtre québécois. »
Catherine Pogonat,
Dessine-moi un dimanche,
ICI Radio-Canada

« Chacune des actrices parvient à créer un rapport d'intimité avec le spectateur. Elles sont drôles, émouvantes et parfois extrêmes. »
Jean Siag, La Presse

« *J'accuse* a la beauté des textes qui ont mariné. Qui ont pris du goût avec le temps, avec le travail acharné. *J'accuse* a la saveur d'une génération, d'une série de femmes qui tentent de se sortir de leur propre existence, leurs propres

pièges, mais aussi ceux tendus par la société. »
Mélicca Pelletier,
Huffington Post Québec

« Une parole incisive, intéressante et drôle [...] Des interprètes incroyables. »
Mélanie Boissonnault,
Le 15-18, ICI Radio-Canada

« Un véritable tour de force qui restera gravé dans votre mémoire »
Mathieu Lévesque,
Écho Vedettes

« *J'accuse*, qui brûle d'une flamme intérieure intense, est porté par une distribution à fleur de peau, remarquable, parfaite. »
Daphné Bathalon, MonTheatre

« Des monologues puissants et denses, remplis d'un sentiment d'urgence. »
Marie-Claire Girard,
Huffington Post Québec

« Le texte, criant d'émotions et écrit avec une justesse pointilleuse, est brûlant et va chercher exactement là où ça pince dans le cœur autant que là où ça fait du bien. »
Geneviève Plante, Yulorama

« Un texte intelligent et bien ficelé. »
Marianne Renaud, Sors-tu

EXTRAITS DE CRITIQUES À LA REPRISE

AU THÉÂTRE DE LA BORDÉE À QUÉBEC

« À voir, pour la puissance des mots et la performance de haute voltige de ces cinq belles comédiennes »

Patricia Tadros, Première Heure, ICI Radio-Canada

« Drôle, cinglante, vibrante, crue, touchante... Portée par la plume bien affûtée d'Annick Lefebvre et une costaude brochette d'actrices, *J'accuse* lance l'année 2017 à La Bordée entre le coup de cœur et le coup de poing. »

Geneviève Bouchard, Le Soleil

« Une distribution relevée jumelée à une parole forte et diversifiée, *J'accuse* est une création qui explose et qui va bien au-delà de la prise de parole féminine. »

Yves Leclerc, Journal de Québec

« Cinq trentenaires, dont la rage de survie nous atteint en plein cœur! Un texte lucide et percutant et cinq actrices passionnées et émouvantes! »

Shirley Noel, infoculture.biz

« Un bon coup de poing direct, et bien senti, dans les

dents. Mais aussi un gros coup de cœur qui fouette le sang et les émotions, de la colère à l'éclat de rire. On ne peut pas rester indifférent aux cris, larmes, appels de ces cinq femmes bien de leur temps. »

Valériane Cossette, montsaintroch.com

AU CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI À MONTRÉAL

« *J'accuse* est joué de façon magistrale. La langue d'Annick Lefebvre est une langue sans complexe, qui va droit au but. Il y a un rythme fou là-dedans et beaucoup d'humour. »

Karyne Lefebvre, Dessine-moi un dimanche, ICI Radio-Canada

« *J'accuse* [Annick Lefebvre] d'avoir écrit ce brûlot intense, émotionnel, émouvant et drôle avec brio, chose rarissime dans ce théâtre actuel qui orbite souvent autour d'un vide conversationnel si cher à la télé. »

Luc Archambault, Westmount Mag

« Nul doute qu'Annick Lefebvre méritera rapidement sa place parmi le répertoire culte du théâtre québécois. Sa plume incisive, soigneusement affûtée, ne laisse personne indifférent. On ne risque pas grand-chose en affirmant que *J'accuse* demeurera longtemps gravée dans la mémoire collective d'une génération »

Janiskan Caron, mazrou.com

« Les injustices sociales, l'imbécillité heureuse et les préjugés en prennent plein la gueule dans la pièce *J'accuse*, d'Annick Lefebvre, une jeune dramaturge incroyablement talentueuse. Et ça fait un bien fou d'entendre une parole critique et féministe enfin libérée du politiquement correct! »

Édith Paré-Roy, Les Méconnus

« Ni vierge, ni putain, ni mère : les cinq femmes à qui Annick Lefebvre accorde la parole écorchent les oreilles sensibles. Dans une langue québécoise décapante, *J'accuse* révèle l'engagement qui les anime intimement. »

Sébastien Bouthillier, mattv.ca

PERSONNAGES ET INTERPRÈTES

LA FILLE QUI ENCAISSE

est interprétée par

Catherine Paquin-Béchar

Elle vend des bas de nylon dans une petite boutique souterraine de la station de métro Bonaventure, sans jamais voir la lumière du jour. Elle sent que ses clientes, jouant les bourgeoises, la regardent de haut, mais elle leur tient tête. Chaque matin, elle retourne au boulot, fait un effort pour s'habiller chic, même si elle n'en a pas les moyens, et essaie de se bâtir une estime personnelle en menant un combat de tous les jours: faire en sorte qu'il y ait « des lueurs de veilleuse bienveillante » dans les yeux des femmes qui sortent de sa boutique.

« Cette PME qui m'engage pis finance mes spaghettis, ma casserole pis le rond de poêle sur lequel je fais bouillir mon eau est une boutique de babioles de femmes paniquées qui cognent avec crise de nerfs incontrôlable, syndrome prémenstruel évident, psychodrame personnel mal dissimulé, émotivité de nunuches qui écoutent Sex in the City et avec énergie du désespoir dans les portes coulissantes de mon repère full néons du souterrain sans fenêtres du centre-ville de la métropole. »

BIOGRAPHIE : Catherine Paquin-Béchar termine sa formation en interprétation de l'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe en 2011. Aussitôt sortie de l'école, elle participe à plusieurs productions du Théâtre de l'Opsis dont *Les enfants de la pleine lune* (Luce Pelletier), *Il Campiello* (Serge Denoncourt), *Commedia* (Luce Pelletier) et *Le vertige* (Luce Pelletier). Elle joue également sous la direction de Frédéric Dubois dans *À quelle heure on meurt?* et de Laurie Gagné dans *Célibataires*. Catherine a également été de la dernière édition de *Poésie, sandwiches et autres soirs qui penchent*, le spectacle de poésie de Loui Mauffette à la Place des arts. Au petit écran, elle obtient le rôle de la réceptionniste Mégan dans *Complexe G* (TVA) et incarne brillamment le rôle de Marilou dans la série *Mon ex à moi* (Série +). Depuis 2015, elle interprète le personnage de Josée Tessier dans *Unité 9* (SRC). Au cinéma, elle fait partie de la distribution du film *Chasse-Galerie : la légende*, réalisé par Jean-Philippe Duval. Cet été, elle présente au Zoofest le spectacle musical *La gardienne* avec la collaboration de Véronique Pascal. On pourra la voir à l'automne dans *En cas de pluie aucun remboursement*, mis en scène par Simon Boudreault au Théâtre Jean-Duceppe et à la télévision dans la nouvelle télésérie *Web thérapie* (TV5).

LA FILLE QUI AGRESSE

est interprétée par
Catherine Trudeau



Malgré la conjoncture économique difficile, elle s'est créée une PME qu'elle essaie de maintenir en vie avec acharnement. Elle accumule le stress, qui se manifeste par une haine généralisée. Elle en veut aux « BS », à tous les profiteurs qui se laissent vivre, aux gauchistes qui ne savent rien faire d'autre que quémander et tout remettre en question. Elle est l'incarnation d'une certaine classe moyenne, plutôt de droite, qui a l'impression d'avoir été laissée à elle-même. Toutefois, la rage qu'elle exprime est aussi un appel à l'aide.

« Je les jalouse, je les admire pis je les envie, à Québec, quand ils se donnent le droit de soulever les aberrances artistiques pis sociales sur les ondes sans sensationnalisme, sincères pis essentielles de Radio-X. Parce que moi, Fillion, je le trouve pas mal plus sensible, terre à terre pis proche du peuple que les gauchistes boboches qui rêvent en couleur dans leur monde de préservation des ressources naturelles, d'anéantissement de la guerre pis de fleurs de lys de bodypaintées sur le chest. »

BIOGRAPHIE : Comédienne, animatrice, chroniqueur et même auteure à ses heures, Catherine Trudeau est une communicative! Après avoir gradué du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 1999, on peut la voir régulièrement au théâtre, notamment dans *Le traitement*, *Oncle Vania*, *La mouette* ou bien encore *La Cerisaie* à la Compagnie Jean-Duceppe. En 2003, elle remporte le prix Gascon-Roux du TNM pour la meilleure interprétation féminine avec le rôle de Viola dans la pièce *La nuit des rois*. Ce rôle lui mérite également une nomination pour la meilleure interprétation féminine à la Soirée des Masques. À la télévision, on se rappelle de l'irréductible Lyne-la-pas-fine dans la série *Les Invincibles*, ce qui lui a valu le Prix Gémeaux du meilleur rôle féminin dans une série dramatique. Plus récemment, elle était de la série *La vie parfaite* et incarne présentement Karine Bellerose dans *Mémoires vives* ainsi que l'avocate Me

Rousseau dans la nouvelle télésérie *Ruptures*. Catherine retrouvera très prochainement son personnage de Chantal dans la 3ème saison de *Mirador*. Au cinéma, elle était de *La loi du cochon*; *Séraphin, un homme et son péché*; *L'enfant prodige*. Et aussi dans *L'ange de goudron* et *Le survenant* pour lesquels elle a obtenu des nominations dans la catégorie meilleure actrice à la Soirée des Jutra. Catherine est également porte-parole du Prix des libraires Jeunesse du Québec.

LA FILLE QUI INTÈGRE

est interprétée par
Alice Pascual

Docteure en sociologie ayant immigré au Québec, elle travaille comme technicienne en garderie dans un CPE de Montréal et doit constamment se défendre contre les préjugés dont sont victimes les nouveaux arrivants. Dans son désir d'intégration, elle a envie de partager sa fierté du Québec, mais elle s'en empêche, car elle sait qu'on ne la prendrait pas au sérieux, parce que sa peau n'est pas assez blanche, parce que ses pensées ne seront jamais assez *made in Québec*. Elle va choisir de s'effacer, comme le font tant d'immigrants et, surtout, d'immigrantes. Et pourtant, elle semble connaître les Québécois peut-être encore plus qu'eux-mêmes.

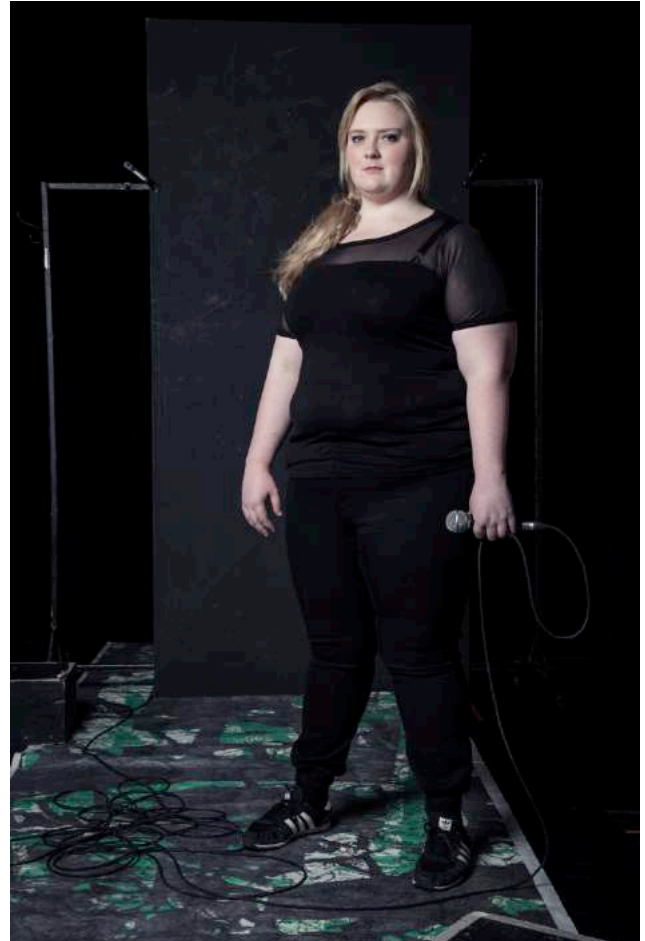


« Je pourrais me tenir debout sur la place publique, drapée de mon drapeau fleurdelisé, et vous hurler mon attachement jusqu'à ce que cela franchisse la barrière de scepticisme à laquelle je me heurte toujours. Parce que je vous devine malhabiles en amour et parce que je vous sais méfiants lorsque l'on vous chante la pomme, je vais fermer ma gueule et retourner prendre soin des enfants de la métropole. »

BIOGRAPHIE : Diplômée du Conservatoire d'art dramatique de Montréal en 2009, Alice s'est rapidement taillée une place dans le milieu théâtral. Elle a joué dans *La ceriseraie* d'Anton Tchekhov, une mise en scène d'Yves Desgagnés présentée à La Compagnie Jean Duceppe en 2010. En 2012, elle a pris part à *Tristesse animal noir*, une pièce signée Claude Poissant à l'Espace Go et *Ce moment-là*, mise en scène de Denis Bernard présentée au Théâtre La Licorne. On a aussi pu la voir jouer dans *Bienveillance* de Fanny Britt, dans une mise en scène de Claude Poissant. Plus récemment, Alice a incarné Camille dans *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred Musset, mise en scène par Claude Poissant, présentée au Théâtre Denise-Pelletier. Alice fait aussi partie de la pièce documentaire d'Annabel Soutar, *Fredy*, présentée au Théâtre La Licorne à l'hiver 2016, dans une mise en scène de Marc Beaupré. À la télévision, on a pu retrouver Alice dans les populaires téléromans *Toute la vérité*, *30 vies* et *Nouvelle Adresse*.

LA FILLE QUI ADULE

est interprétée par
Debbie Lynch-White



Réceptionniste dans une boîte d'informatique, elle est une *fan* inconditionnelle d'isabelle Boulay. Elle règle directement ses comptes avec Annick Lefebvre, qui a osé se moquer de son idole tout au long de la pièce. Pour elle, il est inadmissible qu'on dénigre isabelle et ceux qui l'admirent. Elle clame haut et fort son droit d'aduler la chanteuse, car elle, cela lui fait du bien.

« *C'est dégueulasse, Annick Lefebvre, de me crier par la tête qu'Isabelle Boulay a rien que le goût d'être crampée ben raide devant ma tronche, de se rouler par terre en réprimant son envie de pisser de rire dans ses culottes, de se relever d'une traite pis de me transpercer le plexus avec un pied de micro en me hurlant « Get a life, ciboire ! » à chaque fois qu'elle m'aperçoit. »*

BIOGRAPHIE : Debbie Lynch-White termine ses études à l'École de théâtre du Cégep de Saint-Hyacinthe au sein de la cuvée 2010. À peine deux ans plus tard, sa carrière a été propulsée alors qu'elle décrochait le rôle de Nancy Prévost dans le très populaire téléroman *Unité 9*. Elle s'illustre au théâtre dans plusieurs pièces telles que *Le vertige* avec le Théâtre de l'Opsis dans une mise en scène de Luce Pelletier; et *Sunderland*, chez Duceppe, mise en scène de Serge Postigo. Elle devient en 2011 cofondatrice du Théâtre du Grand Cheval, qui produit *Chlore*, une œuvre d'abord présentée à La Petite Licorne en octobre 2012, mais qui jouit d'un tel succès qu'elle est reprise en janvier 2014 au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. Une création originale dont la jeune compagnie peut être fière. La resplendissante actrice est au printemps 2015 de la pièce *J'accuse* au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui. À l'été 2016 elle est la nourrice dans *Roméo et Juliette* au Théâtre du Nouveau Monde, mis en scène par Serge Denoncourt.

LA FILLE QUI AIME

est interprétée par
Léane Labrèche-Dor



Elle est celle qui souffre à cause d'une rupture. Travailleuse autonome, elle vit sa peine en silence, seule, enfermée chez elle. Déprimée, elle n'a plus le goût de rien faire, elle se méprise parce qu'elle se sent «moumoune» émotivement. Elle ne sait trop comment aimer, comment affirmer ses choix relationnels, dans une société qui nous juge en fonction de notre capacité à nous conformer à une « normalité ».

« *Je dois pas être normale. Parce que je ressens aucune urgence de fourrer avec des nobodies dans des partys, de sélectionner le moins pire de la gang, de me mettre en couple avec lui pis de rester matchée de façon steady avec quelqu'un de quelconque ! Parce que je veux pas d'enfants. [...] je veux pas me reproduire. Je peux pas me reproduire. Je veux dire, crisse, j'ai le cœur tellement chroniquement décalé qu'il faut pas que je me reproduise ! Pas question que je transmette mes défaillances à un kid qui a pas demandé de naître. Pis encore moins de naître décalé. Décalé pis défaillant comme moi. »*

BIOGRAPHIE : Depuis sa sortie de l'École nationale de théâtre, nous avons pu voir Léane Labrèche-Dor sur scène dans la création de *J'accuse* d'Annick Lefebvre, au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, ainsi que sur la scène de Jean-Duceppe dans *Les muses orphelines* de Michel-Marc Bouchard et à l'Espace Go dans *Villa Dolorosa* de Rebekka Kricheldorf. À la télévision, elle était dans la deuxième saison des *Bobos*, dans *30 vies*, dans *SNL Québec* et dans *Nouveau Show* en diffusion sur les plateformes diverses d'Ici Radio-Canada. Léane joue également le rôle de Fanny dans *Camping de l'Ours*, diffusé sur les ondes de Vrak.tv.

Vous pouvez consulter les biographies des concepteurs sur notre site internet : theatredaujourd'hui.qc.ca/jaccuse

LES FÉES ACCUSENT (OU LES FÉES NOUS ACCUSENT)

Par Catherine Lalonde
Journaliste au Devoir

Article tiré du 3900.ca

J'accuse, lançait de toute sa hargne en 2015 la dramaturge Annick Lefebvre, lors de la création de cette pièce. Dans un relais de monologues, cinq femmes — la fille qui encaisse, la fille qui agresse, la fille qui adule, celle qui intègre et celle qui aime — s'y passent comme un témoin brûlant une parole de furie et d'indignation. Cinq femmes très en colère. Et une auteure qui nommait elle-même son œuvre comme une « pièce féministe (oui, féministe!) ». Pourtant, pratiquement personne, ni chroniqueur, ni spectateur, ni critique, n'a porté sur la place publique le féminisme de *J'accuse*. Aurions-nous eu peur de ce méchant mot en F?

« On a l'impression qu'une pièce dite féministe, ça peut être rabat-joie, » réfléchissait quelques mois avant la reprise 2017 la comédienne Alice Pascual. Celle incarnant La fille qui intègre poursuit, à temps partiel, des études féministes. « Il reste des préjugés très tenaces envers le féminisme. Peut-être

qu'on n'a pas eu envie d'ajouter au bonheur d'un succès théâtral » des enjeux plus politiques, analysait-elle.

Vrai que le terme « féminisme » est connoté. Isabelle Boisclair, professeure en théories féministes et en littérature à l'Université de Sherbrooke, souligne que c'est un mot qui peut, oui, être répulsif. « *Il y aura toujours des récalcitrants qui vont trouver que tout est trop féministe, avance-t-elle. D'autres seront contents qu'on produise non seulement des shows féministes, mais qu'en plus on les promeuve et les annonce ainsi. Le public est scindé face à cette étiquette.* »

C'est le critique de théâtre Alexandre Cadieux qui a soulevé le premier cette question du « féminisme tu » de *J'accuse*, dans une de ses chroniques au quotidien *Le Devoir*. Il s'y disait surpris que personne, à sa connaissance, « *n'ait tâché d'inscrire J'accuse dans une certaine veine historique, soit celle du théâtre féministe québécois, ne serait-ce qu'allusivement.* » La mémoire culturelle est une faculté qui oublie, rajoutait-il, tout en s'étonnant de cet angle mort de la critique face à la pièce. D'autant qu'Annick Lefebvre, dans le programme de soirée, s'en revendiquait sans gêne, se réclamant dans la foulée d'un « *militantisme de l'intime* ».

« *Ce n'est pas si important que le mot féminisme soit prononcé en amont,* » sur les affiches de spectacles, les publicités ou dans le programme, explique Isabelle Boisclair. Car il n'y a pas de texte féministe en soi. « *C'est le lecteur qui le reçoit comme tel. C'est la communauté interprétative — ce terme qu'on utilise à l'université pour parler des spectateurs,*

lecteurs, critiques, du théâtre même —, qui décide. C'est une affaire de communauté et de réception. Mais pour reconnaître un objet féministe, c'est sûr qu'il faut connaître cette culture. Il faut avoir vu, fréquenté, lu des pensées féministes, savoir un peu de quoi on parle. »

Quand Alice Pascual a lu le texte de *J'accuse* pour la première fois, ce sont les figures féminines qui l'ont frappée, si différentes de celles qu'on retrouve habituellement sur les scènes et les écrans. « *Ce sont des femmes qui sont dans l'espace public d'une manière pas tout à fait habituelle.* » Avec leur grande colère, leur hargne même, leurs revendications, leurs paradoxes aussi, « *la pièce apporte en exemple d'autres modèles féminins, plus variés, pas nécessairement cutes, avec des tempéraments différents. C'est important que les femmes ne se reconnaissent pas seulement dans des personnages de belle fille, d'amoureuse, de "la blonde de". Et que ces autres femmes et leurs paroles puissent être exposées, sur la place publique, et entendues.* »

La fille qui encaisse, vendeuse de bas nylon, est maîtresse de la beauté et saurait comment faire ressortir celle des autres. La fille qui adule, fan finie d'Isabelle Boulay, porte un amour infini, comme La femme qui aime. La femme qui intègre s'occupe des enfants comme éducatrice. Beauté, amour, soin des enfants. Les femmes de *J'accuse* pourraient tomber dans la faille des stéréotypes féminins. Mais elles les battent en brèche par une langue crue, pleine de colère, de cul, et par une lucidité cynique face à leur société. Et face à elles-mêmes.

Pour la comédienne, c'est une des forces de *J'accuse* de n'être pas « *un discours. C'est une démonstration et une action. Ça fait le féminisme. Ça ne le dit pas. Je pense que si c'était présenté comme un pamphlet, plusieurs oreilles se seraient fermées, parce qu'on a rarement envie de rester pogné dans des théories; on a envie de voir les gens vivre. C'est par la vie que l'exemple se donne.* »

Isabelle Boisclair est d'accord. « *Un spectateur qui pense ne pas aimer le féminisme, qui verrait le show et l'aimerait serait bellement piégé,* » explique-t-elle, et cela pourrait contribuer à le faire changer d'avis. Mais pour que cette prise de conscience survienne, encore faut-il que le mot, ce mot « féministe » qui semble effrayer, finisse par apparaître. « *D'un point de vue intellectuel, il est vrai que ce serait important de nommer, pour défaire les tabous,* affirme Alice Pascual. *Et pour faire réaliser aux gens la grande diversité que peut prendre le féminisme. En parler n'aurait pu que faire du bien, et secouer ce vocabulaire qui fait peur.* »

Dans la couverture entourant la première mouture de *J'accuse*, soit le féminisme « *est mentionné telle une évidence, sans qu'on s'étende le moindrement sur ses implications dramatiques et scéniques,* écrit Alexandre Cadieux, *soit il est au contraire refoulé, parfois assez explicitement, selon une logique voulant que le propos de la pièce s'élève au-dessus de ce genre de considérations pour embrasser plus large et toucher tout le monde. C'est, chaque fois, un compliment visant à souligner à la fois la diversité des sujets abordés et la force que l'on reconnaît à cette production de grand mérite.* »

Cette généralisation, poursuivait le spécialiste du théâtre québécois, reconduit une vision trop largement répandue d'un féminisme de fermeture, qui serait sectaire et impropre à rejoindre tout le monde, à penser autrement tous les aspects du social. « *Dans cette logique appréciative qui pousse à dire grosso modo "c'est plus que politique, c'est humain", il me semble que le débat public y perd quelque chose.* »

« *Eh oui, s'amuse Isabelle Boisclair, le féminisme c'est aussi de la critique sociale, et aussi légitime que celle qui est faite par les hommes!* » C'est un humanisme, poursuit la professeure, qui vise l'égalité des droits, en visant d'abord ceux des femmes. C'est plus qu'humain, c'est aussi politique, en quelque sorte. Et si on ne redonne pas au féminisme son plein nom, on risque de lui faire perdre cette spécificité, sa précision de point de vue et de cible. « *Parce que l'autre raison d'être du féminisme, c'est de lutter contre cette pensée qui veut que le masculin est universel, alors que le féminin serait spécifique aux femmes et ne s'adresserait qu'à elles. C'est dur encore de faire comprendre la portée universelle du féminisme. Les hommes sont encore des représentants plus légitimes de l'humanité que ne le sont les femmes.* »

Était-ce à la critique de s'avancer davantage sur ce terrain? « *Ce serait sa job,* » croit Isabelle Boisclair. Le fait que la critique de théâtre soit de moins en moins pratiquée par des spécialistes et de plus en plus par des généralistes entre-t-il en ligne de compte? « *Ce silence semble dénoter du moins une méconnaissance de la pensée féministe. Il faut*

des outils pour savoir reconnaître une telle parole. » Un peu comme un serpent qui se mord la queue : moins on connaît le féminisme, moins on le nomme; moins on le nomme, moins on le connaît. Et les préjugés qu'on entretient à son égard peuvent continuer de fleurir en paix.

« *Aurait-il fallu que je sorte de ma place de comédienne pour dire le féminisme de la pièce?* », se demandait Alice Pascual après coup. Est-ce ce que Annick Lefebvre attend quand elle parle de « *militantisme du quotidien* » et « *de l'intime* »? Un passage des frontières entre public et privé, entre auteure et femme, entre actrice et militante? « *Peut-être l'aurais-je fait si la pièce avait été mal interprétée, si on lui avait fait dire le contraire de ce qu'elle porte — ce qui n'a pas été le cas,* poursuit la comédienne. *Quelque chose est passé, et de fort, par ce texte. J'ai du mal à assumer tous les rôles. Je ne suis pas l'auteure. J'étais dans l'action. Mais effectivement, il faudrait en parler. Surtout si on constate un non-désir de formuler ces enjeux-là.* »

Nommer son féminisme et ancrer *J'accuse* dans cette lignée du théâtre québécois, auprès des *Fées ont soif* (1978), mais surtout de *La nef des sorcières* (1976), aurait été l'occasion de renommer ces textes-là. De rappeler à quels points ils ont été marquants — puisqu'on s'y réfère encore. De se remémorer ces femmes, auteures, actrices, qui les ont fait surgir sur les scènes. De se souvenir de leur parole, cette parole qui encore tombe plus rapidement dans l'ombre quand elle est féminine. Nous laissons ainsi tous les noms des Denise Boucher, Luce Guilbeault, Pol Pelletier, Marie-Claire Blais,

France Théorêt, Nicole Brossard et autres. En hésitant à utiliser ce mot en F, est-ce que, comme le serpent se mord la queue, nous ne sommes pas en train de perpétuer une boucle d'oubli, une boucle qui engouffre nos grands-mères, nos mères et leurs batailles?

C'est peut-être au tour de ces Fées de nous accuser à leur tour...

LE CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI

Depuis plus de quarante ans, le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui se dédie exclusivement à la dramaturgie québécoise et canadienne d'expression française. Ce sont plus de 300 productions qui y ont vu le jour et le théâtre accueille plus de 30 000 spectateurs par saison.

Il est aujourd'hui conjointement dirigé par Sylvain Bélanger et Etienne Langlois qui entendent l'inscrire dans une actualité sociale et théâtrale en faisant appel à des auteurs-créateurs audacieux qui font évoluer la dramaturgie contemporaine au contact de pratiques authentiques et originales.

Pour en savoir plus :

theatredaujourd'hui.qc.ca

facebook.com/ctdaujournhui

youtube.com/theatredaujournhui

twitter.com/ctdaujournhui

instagram.com/ctdaujournhui

3900.ca

3900 rue Saint-Denis

Montréal QC H2W 2M2

Téléphone 514 282-3900

theatredaujourd'hui.qc.ca



REVUE DE PRESSE

**CCCC
TTTTT
D'D'D'
AAAA**

J'ACCUSE
EN REPRISE

UNE PRODUCTION DU CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI
THEATREDAUJOURDHUI.QC.CA/JACCUSE

SALLE PRINCIPALE
DU 9 AU 22 FÉVRIER 2017

TEXTE ANNICK LEFEBVRE MISE EN SCÈNE
SYLVAIN BÉLANGER AVEC LÉANE LABRÈCHE-DOR,
DEBBIE LYNCH-WHITE, CATHERINE PAQUIN-BÉCHARD,
ALICE PASCUAL, CATHERINE TRUDEAU

CENTRE DU THÉÂTRE
D'AUJOURD'HUI
— 3900 RUE ST-DENIS
MTL QC H2W2M2
514 282-3900

Publié le 06 janvier 2017 à 17h05 | Mis à jour le 07 janvier 2017 à 13h37

***J'accuse*, d'Annick Lefebvre: casser le moule**



J'accuse promet de lancer l'année 2017 à La Bordée par une prise de parole féministe forte en gueule et bien de son temps. Sur la photo, Debbie Lynch-White.

VALÉRIE REMISE



GENEVIÈVE BOUCHARD
Le Soleil

[Suivre](#)

Elles sont cinq trentenaires on ne peut plus différentes les unes des autres. Chacune de son côté, elles en ont ras le bol. Et elles ne se gêneront pas pour le dire. Poussée par la plume bien aiguisée d'Annick Lefebvre, la pièce *J'accuse* promet de lancer l'année 2017 à La Bordée par une prise de parole féministe forte en gueule et bien de son temps.

ma.PRESSE

[Ajouter](#)

PARTAGE

[Partager](#)

[Tweet](#)

[G+](#) 0





L'auteure Annick Lefebvre
JULIE ARTACHO

D'abord présentée à Montréal au printemps 2015 (elle sera d'ailleurs reprise au Théâtre d'aujourd'hui en février), *J'accuse* débarque dans la capitale avec cinq monologues percutants, brochant un portrait au «je» de cinq personnages féminins qui peinent à entrer dans le moule... Ou plutôt qui se battent farouchement - en mots, du moins - pour ne pas s'y conformer.

«J'avais vraiment envie qu'on ait devant nous cinq personnages de femmes qui soient complexes, évoque l'auteure Annick Lefebvre. J'ai l'impression que souvent, au théâtre, les personnages féminins sont confinés dans de vieux stéréotypes poussiéreux. Ça m'énerve! Qu'on soit une femme ou un homme, ce n'est pas vrai de penser que l'humain n'est pas infiniment complexe.»

Monologues souvent crus

Dans une suite de monologues mis en scène par Sylvain Bélanger, les cinq filles de *J'accuse* en viennent à se répondre l'une à l'autre. Il y a cette vendeuse de bas de nylon qui se sent jugée par ses clientes, mais qui les juge à son tour. Il y a cette entrepreneure vivant une pression qui attise sa xénophobie et ses idées de droite. Il y a cette immigrante qui s'échine à s'intégrer, cette super fan qui assume son amour démesuré pour la chanteuse Isabelle Boulay (et qui répond au passage aux moqueries de l'auteure elle-même) et cette femme esseulée qui aime trop, qui aime mal. Catherine Paquin-Béchar, Catherine Trudeau, Alice Pascual, Debbie Lynch-White et Léane Labrèche-Dor se succèdent sur les planches dans ces monologues souvent crus, où leur auteure a selon ses dires voulu «tester les limites de la pensée bien pensante».

«J'ai l'impression qu'on est dans une espèce de spirale sociale qui nous fait un peu tourner sur nous-mêmes. Je me suis demandé ce qui la crée, cette spirale-là. Pas comment s'en défaire, mais comment se composer une identité propre comme individu à travers la collectivité», précise Annick Lefebvre avant d'ajouter le sourire dans la voix : «Oui, puis bon... Je pense que j'ai une petite tendance à la provocation! Je trouve qu'on est dans une société qui est très réactionnaire par rapport à la provocation. Elle ne se laisse pas provoquer. Je trouve que ce serait bien qu'on soit plus ouvert ou plus réceptif à ça. Parfois, on passe à côté de réelles discussions parce qu'on fait juste se fâcher quand quelqu'un nous picosse un peu.»

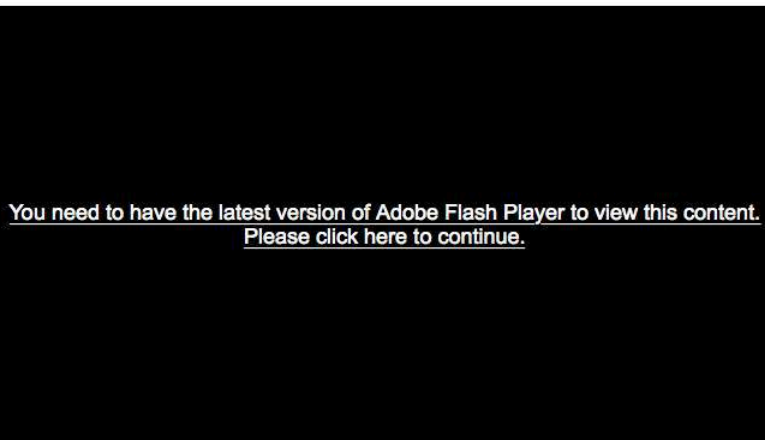
La création de *J'accuse* a, semble-t-il, été ponctuée de questions. «La pièce s'est écrite un peu à la manière "Annick mène des enquêtes"», confirme l'auteure. Elle a bien puisé dans sa propre expérience, elle qui a vendu des bas et des accessoires mode dans une boutique du centre-ville de Montréal. «Souvent, les comédiennes vont dire que ce sont toutes des facettes de moi, note-t-elle. Je ne suis pas tout à fait d'accord, même si ce n'est pas faux non plus. Ce sont des personnages de fiction, on n'est vraiment pas dans une autofiction. Mais je me suis dit qu'il fallait que j'assume tout ce qu'elles disent. Même la fille qui est plus de droite et qui *tripe* sur Jeff Fillion, il fallait que j'arrive à trouver le chemin émotif qui fera en sorte que ce personnage-là, on va le comprendre et l'aimer quand même.»

En immersion

Dans un souci de réalisme, l'auteure raconte avoir aussi beaucoup interrogé son entourage... Quitte à s'en imposer un. C'est ainsi qu'elle a «infiltré» pendant une dizaine d'années un groupe de fans d'Isabelle Boulay pour finalement donner corps au personnage incarné sur scène par Debbie Lynch-White.

«Je me suis basée sur une fan que j'ai connue et qui était un peu la risée du groupe. Elle était jugée par les autres même si les autres aussi faisaient des choses que moi, je jugeais comme vraiment intenses. C'est une espèce de chaîne de jugements. Et c'est un truc qui est un peu récurrent dans la pièce», indique Lefebvre, ajoutant s'être quand même laissée prendre au jeu des admirateurs de la rousse chanteuse.

«Je me suis rendu compte que j'étais peut-être un peu plus fan que je l'imaginai! rigole-t-elle. Je suis en train d'adapter *J'accuse* qui va être jouée en Belgique la saison prochaine. Dans l'adaptation belge, j'ai remplacé Isabelle Boulay par Lara Fabian. Je me suis imposé un *crash course* sur Lara, je me suis mise à écouter des trucs. Et ça me désespère! Je m'ennuie beaucoup d'Isabelle en ce moment!»



J'accuse en cinq extraits

La fille qui encaisse (Interprétée par Catherine Paquin-Béchar)

«[...] je vends des crisses de capris, des hosties de leggings pis d'autres

"petits essentiels" à des femmes de peu d'envergure qui souvent s'en donnent trop sous prétexte qu'elles ont un tailleur beige, un diplôme d'avocate pis un pourcentage inhumainement élevé de causes gagnées. Ce qui, dans leur esprit de carriéristes glaciales, leur donne le privilège de me regarder du haut de leurs talons moches, comme si j'étais de la marde, mais surtout de se permettre de mettre en doute les conseils qu'elles me demandent de leur donner et que je leur offre sur un plateau souriant de gentillesse et d'amabilité.»



Catherine Trudeau

VALÉRIE REMISE

La fille qui agresse (Interprétée par Catherine Trudeau)

«Les idéalistes sirupeux à qui j'ai juste envie de sacrer des coups de matraque dans le corps pour mieux les laisser agoniser dans leurs pensées moronnes! Parce que chus persuadée que si on pouvait mettre un stop au capitalisme dévorant, à l'over-industrialisation pis au surendettement actif, ben on serait quand même pognés pour faire vivre le tiers-monde pis ses immigrants opportunistes, exploiters pis profiteurs qui nous envahissent

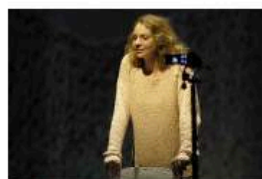
sauvagement; les noirs, les jaunes, les rouges pis les indéterminés qui se ramènent la carcasse dans des cales de bateaux pour venir crêcher chez nous!»

La fille qui intègre (Interprétée par Alice Pascual)

«Ce n'est pas vrai que je vis dans un ghetto. Ce n'est pas vrai que j'ingurgite seulement de la nourriture épicée. Ce n'est pas vrai que je ne suis pas capable d'accorder correctement mes participes passés. Ce n'est pas vrai que je ne suis pas capable de m'accorder avec le peuple dévoué qui m'accueille avec compassion, mais que je profite du programme d'assurance maladie et que j'abuse de la bonté des travailleurs de ma terre d'accueil en recevant de l'aide sociale.»

La fille qui adule (Interprétée par Debbie Lynch-White)

«Je suis pas l'hostie de nunuche sans discernement que tu penses que je suis, Annick Lefebvre! Je le sais qu'Isabelle Boulay voit jamais nos faces parce que les *spotlights* l'aveuglent! Oui, t'as raison d'affirmer que je rentre chez moi *over* en émoi, épuisée de m'être extasiée, euphorique chronique pis aphone pas le *fun*, fière de m'être levée pour danser, entre le *stage* surélevé pis la première rangée, avec mes bottes de cowboy achetées au Festival western de Saint-Tite, quand elle a chanté *Everytime Two Fools Collide*, avec Kenny Rogers, en 2007, mais c'est faux de soutenir que je sais pas comment agir en sa présence [...].»



Léane Labrèche-Dor

VALÉRIE REMISE

La fille qui aime (Interprétée par Léane Labrèche-Dor)

«Je passe mes journées toute seule dans ma cuisine, à éplucher des oignons pis à me sacrer la tête dedans pour justifier mon envie de m'arracher l'iris, la pupille, la rétine pis le globe oculaire au grand crise de complet tellement mes lacrymales font de l'overtime, de l'overdose, de l'overdrame. Je tranche mes ingrédients au lieu de me trancher l'aorte, la carotide, la jugulaire pis les deux poignets pis j'essaie d'éviter de me défenestrer en

me pitchant du châssis malpropre de mon bureau de travailleuse à domicile.»



Le jeudi 2 février 2017

ici.radio-canada.ca

On dira ce qu'on voudra

En semaine de 20 h 30 à 21 h (en rediffusion à minuit 30)
REBECCA MAKONNEN



Cet extrait vous a été recommandé



AUDIO FIL DU JEUDI 2 FÉVRIER 2017

20 h 30 La colère des femmes à travers leurs oeuvres : Table ronde

17 min 18 s

TVA

Le samedi 4 février 2017

tva.canoe.ca

SALUT BONJOUR

«J'accuse»

4 février 2017 **CULTUREL** par Sabrina Cournoyer | Culturel | 0 commentaires



Le mercredi 8 février 2017

ici.radio-canada.ca



Médium large 

En semaine de 9 h à 11 h 30
(en rediffusion à 22 h)

Catherine Perrin

Arts et culture

Reprendre *J'accuse*, un défi pour Catherine Trudeau

Le mercredi 8 février 2017



Catherine Trudeau Photo : Radio-Canada/Olivier Lalande

La comédienne a récemment repris son rôle dans *J'accuse*, d'Annick Lefebvre, une pièce dans laquelle elle interprète une femme en colère qui en veut à tous, cherche des coupables et ne demande qu'à se défouler. Elle a dû tenir ce rôle au lendemain de l'attentat contre une mosquée de Québec, qui a fait six morts, et dit s'en être sentie mortifiée. Catherine Trudeau explique à Catherine Perrin comment elle s'est réfugiée dans sa peine comme citoyenne pour justifier sa place sur scène.

La pièce *J'accuse* est présentée jusqu'au 24 février au Théâtre d'Aujourd'hui, à Montréal.

AUDIO FIL

 [Entrevue avec la comédienne Catherine Trudeau : La pièce J'accuse](#)

EN COMPLÉMENT

[HYPERLIEN - J'accuse sur le web](#)

[HYPERLIEN - Catherine Trudeau sur Twitter](#)



Le jeudi 9 février 2017, p.22

Ce soir

JE SORS à Montréal



JER



Entrevue

Chez Georges-Émile

La grande série d'entrevues devant public Chez Georges-Émile, animée par Catherine Pogonat, recevra ce soir le dramaturge et metteur en scène engagé Dominic Champagne. C'est une rare occasion de découvrir les moments forts de la carrière de cet artiste et ses inspirations, dans un format d'entrevue qui prend son temps.

› Ce soir dès 17 h,
à l'Espace culturel Georges-Émile-Lapalme

Théâtre

J'accuse

Après sa création acclamée lors de la saison 14/5 du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et un passage remarqué à Québec, la pièce *J'accuse* d'Annick Lefebvre est de retour en ville! Les comédiennes

Catherine Trudeau, Alice Pascual, Debbie Lynch-White, Léane Labrèche-Dor et Catherine Paquin-Bécharde livrent cinq monologues vibrants, se révoltant contre la société qui les juge.

› Du 9 au 22 février,
au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui



Les choix 7J

J'ACCUSE
Une œuvre féministe

#3

THÉÂTRE Cinq femmes dont les personnalités sont aux antipodes s'expriment librement dans cette pièce acclamée des critiques et du public, et elles en ont long à dire! Voilà une belle occasion de faire connaissance avec une distribution impressionnante formée de Léane Labrèche-Dor, Debbie Lynch-White, Catherine Paquin-Béchar, Alice Pascual et Catherine Trudeau. La pièce *J'accuse* est présentée du 9 au 24 février. Info: theatredaujourd'hui.qc.ca.

A photograph of a woman standing on a stage. She is wearing a bright orange tank top, a black patterned vest, and black leggings with a colorful floral pattern. She has a red headband and is looking directly at the camera. To her right is a white wooden chair. The background is dark and appears to be a stage set.



J'accuse, une œuvre forte du théâtre féministe

L'UNIVERS COMPLEXE D'ANNICK LEFEBVRE SUSCITE PLUSIEURS
REMISES EN QUESTION

Par **Luc Archambault**

J'accuse Annick Lefebvre d'avoir concocté une pièce qui se démarque tellement qu'elle va ternir irrémédiablement le lot de mièvreries de cette saison théâtrale 2017 qui ornent les planches montréalaises. J'accuse Annick Lefebvre d'avoir su mettre le doigt sur la condition, non seulement féminine mais humaine, des îlots de solitude que nous sommes tous devenus en cette ère de zapette à gogo, de téléphonie cellulaire en camisole de force, de relations amico-amoureuses tronquées et incomplètes. Je l'accuse d'avoir écrit ce brûlot intense, émotionnel, émouvant et drôle avec brio, chose rarissime dans ce théâtre actuel qui orbite souvent autour d'un vide conversationnel si cher à la télé.

SUITE- Le dimanche 12 février 2017



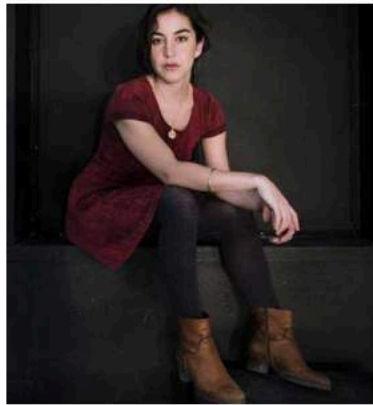
La mise en scène de *J'accuse* est épurée, simplissime et minimaliste : une scène peu profonde, avec un haut mur de gyproc en arrière-plan, une chaise, des hauts parleurs montés tels des arbres post-modernes, un micro, et voilà l'affaire. Mais cette pièce ne repose pas sur les artifices mais sur les mots, sur le barrage de phrases toutes plus percutantes les unes que les autres. Elle met en scène cinq personnages, cinq femmes fortes, quoique sensibles, qui ergotent sur leur problématique personnelle. Cinq avatars

de la dramaturge qui avoue en entrevue avoir laissé libre cour à ses démons intérieurs, à ses craintes, à ses obsessions, sans retenue aucune. « Tant qu'à y aller, aussi bien y aller jusqu'au bout », nous confiera-t-elle.

Avec *J'accuse*, Madame Lefebvre ne cherche pas une catharsis quelconque. Sa pièce roule sa bosse depuis 2015 et quittera les planches à la fin de ce pénultième engagement au Théâtre d'Aujourd'hui (mais les supplémentaires s'ajoutent de façon quasi-quotidienne). Donc, du côté de la catharsis, on repassera. Mais l'engouement du public pour cette pièce reflète par contre le rôle absolu de tout(e) dramaturge, celui d'être le paratonnerre de son époque, d'attirer l'attention sur les conditions de vie, autant extérieures qu'intérieures, de la population en général, en touchant profondément le public qui s'y précipite.

Le théâtre de qualité correspond à une prise d'otage où le ou la dramaturge prend le contrôle d'une salle, un spectateur à la fois, le retenant prisonnier de son imaginaire pour une brève période, forçant à l'auditoire ses propres mots, ses propres concepts, sa vision du monde. Dans *J'accuse*, la connexion est d'autant plus profonde que le texte est bien construit, assis sur des bases solides, contrairement aux déceptions profondes causées par des pièces ratées (lire mon article précédent [<http://www.westmountmag.ca/yen-et-act-of-god/?lang=fr>]) qui gaspillent cet état de grâce accompagnant le processus psychologique propre au théâtre.





Entre les mains d'Annick Lefebvre, la thérapie fonctionne à plein et la catharsis est complète. Elle nous fait traverser son récit par le biais de cinq magnifiques comédiennes. Catherine Paquin-Béchar, la première à entrer en scène, vend des bas de nylon dans une boutique qui hante les corridors du métro Bonaventure, comme l'auteure a fait il y a des lunes. Elle y vit un combat quotidien, entre le paraître et l'être, qui ne se résoudra pas sans laisser de traces. Elle est identifiée comme la 'fille qui encaisse'.

Puis, arrive Catherine Trudeau, qui incarne la 'fille qui agresse'. Une femme d'affaire avec une vision de haine acharnée et un témoignage assez troublant. Elle est de droite, d'une droite toute en rage qui vocifère contre les 'basses classes' et elle en veut au système qui tolère la faiblesse.

Arrive ensuite Alice Pascual, en immigrante d'origine maghrébiennne, 'la fille qui s'intègre', à l'intersection de sa culture traditionnelle et celle de sa terre d'adoption. Un regard grinçant pas du tout complaisant mais différent sur la collectivité, inclusive par choix ou par nécessité, et qui en dit long sur la situation de l'inclusion dans un Québec moderne.

Elle sera suivie par la 'fille qui adule', interprétée par Debbie Lynch-White, une fan finie d'Isabelle Boulay. Avec celle-ci, Annick Lefebvre se montre d'une ironie mordante, multipliant les mises en abîme, en s'interpellant sans cesse par le biais de la voix tonitruante de cette comédienne. L'auteure met ainsi en scène sa propre obsession face à la chanteuse de façon plutôt loufoque, qui vient désarmer le ton sombre de la pièce. Mais ce ne sera que partie remise.





Parce que la sublime Léane Labrèche-Dor vient conclure ce périple en incarnant la 'fille qui aime'. Qui aime sans détour, profondément, sans retenue. Elle est en deuil d'une amitié qui la force à se questionner sur le sens de sa vie, sur ses choix et ses options. Sur sa manière d'aimer. Elle décidera, tout comme l'auteure, d'aimer sans restriction, sans retenue. De s'ouvrir au monde. L'image finale d'une avenue bordée d'arbres suggère l'ouverture à l'avenir, incertain. Cinq comédiennes aux tons les plus différents les

uns que les autres, mais unis en l'auteure, Annick Lefebvre. Que sa philosophie soit perçue comme féministe reste superficiel. Car, bien qu'elle mette en scène des personnages féminins, elle écrit bien plus sur la condition humaine, commune à tous.

J'accuse n'est pas qu'une pièce féministe. L'enfermer dans un pareil carcan philosophique serait réduire ce texte à une lecture au seul premier degré. Non pas que le féminisme réduise la portée d'une œuvre, bien au contraire, ni ne la dénigre. Cette œuvre s'insère certes dans le cadre du théâtre féministe québécois, mais sa portée propre dépasse le discours académique par le regard que porte l'auteure, femme entière et authentique, à ce qu'elle identifie comme le 'militantisme du quotidien', comme un flou entre ses vies, publique et privée. Cette pièce est l'expression d'une femme, moderne et cultivée, mais aussi d'un témoin d'un Zeitgeist particulier, tel une radiographie du Québec actuel.



Il ne reste qu'à espérer un retour à ce *J'accuse* de la part de cette auteure magnifique dans dix, voir vingt ans, avec les mêmes personnages et comédiennes (si possible), pour voir l'évolution de cet univers complexe qu'est Annick Lefebvre. Une pièce essentielle, à voir absolument.

J'accuse est présenté en supplémentaires au Théâtre d'Aujourd'hui les 18, 23 et 24 février.

Mazrou

Le dimanche 12 février 2017

mazrou.com



J'accuse – Un grand cri de révolte

Il y a longtemps que l'on souhaitait du théâtre assez fort, assez senti pour nous chahuter au point d'oublier, l'espace de deux heures, que ce sont bel et bien des comédiennes qui sont devant nous. **J'accuse**, de la jeune auteure **Annick Lefebvre**, se réclame de l'urgence de vivre et pousse un grand cri de révolte qui fera écho dans le répertoire dramaturgique québécois.

Rien à voir avec Zola ou L'affaire Dreyfus, si ce n'est « l'indignation devant l'état des choses », prévient **Annick Lefebvre**. Ces « choses », ce sont la société québécoise d'aujourd'hui, celle de l'austérité, des classes sociales, des intégrés, des amours impossibles, du prémâché, du vide, du trop vide pour ces jeunes femmes vingtenaires et trentenaires qui débordent. Parce que dans **J'accuse**, ça refoule de partout.

Elles sont cinq. Elles ragent. Il y a la fille qui encaisse, qui vend des bas de nylon à partir de 6 h 30 du matin dans le sous-terrain du métro Bonaventure. Il y a la fille qui agresse, qui a eu le culot de partir sa propre PME dans un contexte économique difficile (**Catherine Trudeau**). Il y a la fille qui adule, qui est une fan inconditionnelle d'Isabelle Boulay (**Debbie Lynch-White**). Il y a la fille qui intègre, qui travaille dans un CPE et qui s'efforce de prendre soin de la jeunesse du Québec de maintenant (**Alice Pascual**). Puis il y a la fille qui aime, qui est travailleuse autonome, qui écrit et qui dilapide beaucoup d'amour et en dirige si peu envers sa petite personne (**Léanne Labrèche-Dor**). Que des filles avec de la drive et beaucoup (trop) d'ambition. Que des filles qui s'expriment par instinct de survie.

Mazrou

SUITE- Le dimanche 12 février 2017



© Ulysse del Drago

On a affaire à du « heavy wash » pis du « extra spin ». Et ce qui surprend le plus réside dans l'acuité avec laquelle **Annick Lefebvre** juxtapose chaque mot pour en dégager le maximum d'émotion. Tantôt drôle, tantôt irrévérencieuse, parfois déplacée, mais toujours juste. À tour de rôle, les comédiennes montent sur scène, blessées, et se livrent à nous. C'est comme si elles étaient restées trop longtemps en silence et que le couvercle explosait soudainement devant notre regard ébahi.

La mise en scène de **Sylvain Bélanger** est totalement dénudée – le décor, un mur de gypse inachevé et quelques spots de lumière, renvoie à l'état brut des choses. L'emphase est mise sur la parole et sur le jeu des comédiennes. À chaque monologue, le spectateur se fait aussitôt happer par la sincérité de leur cri. Car il faut le dire, **J'accuse** est une joute verbale percutante, un cri du cœur, de cinq cœurs plus précisément, livrés par des comédiennes épatantes au sommet de leur art.

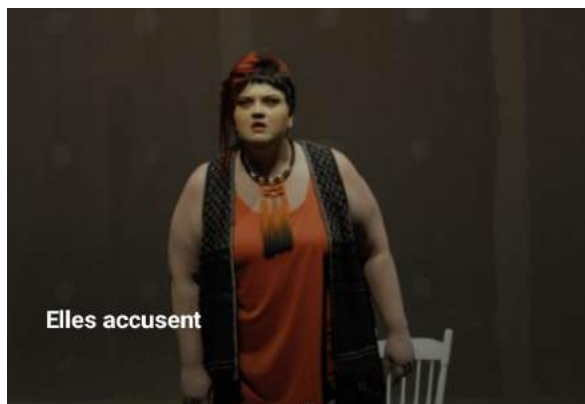
Nul doute qu'**Annick Lefebvre** méritera rapidement sa place parmi le répertoire culte du théâtre québécois. Sa plume incisive, soigneusement affûtée, ne laisse personne indifférent. On ne risque pas grand-chose en affirmant que **J'accuse** demeurera longtemps gravée dans la mémoire collective d'une génération en quête d'elle-même, dont l'ambition n'a d'égale que la rage qui la porte, une rage incurable et nécessaire.

Janiskan Caron



Le dimanche 12 février 2017

www.mattv.ca



PAR **SEBASTIEN BOUTHILLIER** · FÉV 12, 2017

Témoignages coups-de-poing



@ Ulysse Del Drago

Par Sébastien Bouthillier

Ni vierge, ni putain, ni mère : les cinq femmes à qui **Annick Lefebvre** accorde la parole écorchent les oreilles sensibles. Dans une langue québécoise décapante, **J'accuse** révèle l'engagement qui les anime intimement. En reprise après le succès en 2014-15, ces monologues percutent la rectitude politique, qui vole en éclats à cause des tirades sulfureuses de l'auteure.

Dépourvues des moyens de leurs ambitions, les cinq détaillent leur dénonciation contre le jugement que la société porte sur elle et qui leur dicte qui être ou que penser. Âgées entre 25 et 35 ans, elles déversent leur hargne d'indignées. La vendeuse encaisse. L'entrepreneure agresse. L'admiratrice adule. L'immigrante intègre. Et la fille qui aime, aime trop et mal. Toutes évoquent la beauté et l'amour sans stéréotypes.

« Je dois pas être normale. Parce que je ressens aucune urgence de fourrer avec des nobodies dans des partys, de sélectionner le moins pire de la gang, de me mettre en couple avec lui pis de rester matchée de façon steady avec quelqu'un de quelconque ! » s'inquiète **Léane Labrèche-Dor**, celle qui aime.



SUITE- Le dimanche 12 février 2017



La dramaturge se doutait que l'étiquette féministe oblitérerait sa pièce, mais elle souhaite relever le défi de la catégorisation en dépassant les attentes formelles liées au féminisme. « *Donner la parole à cinq filles lucides, intelligentes et qui ont de l'emprise sur leur propre destin, c'est dommage à dire, mais c'est un acte d'écriture tellement rare que c'en est presque irrévérencieux* », affirme Lefebvre.

Pour **Alice Pascual**, qui incarne l'immigrante intégrée, ce genre n'est pas rabat-joie. En effet, loin d'être une leçon moralisatrice, les deux heures de sa pièce nous attirent sur le bout du siège, l'oreille tendue pour capter les témoignages dans toute leur intensité et leur densité. La maîtrise de l'écriture par l'auteure de la pièce repose dans sa capacité à parler politique et féminisme sans devoir l'annoncer pour qu'on s'en aperçoive.

Le premier ministre Philippe Couillard a assisté à la première du Tartuffe au Théâtre du Nouveau Monde l'automne dernier... **J'accuse** convie maintenant les dirigeants à s'approcher du monde vrai qu'ils gouvernent grâce à l'authenticité de la parole dérangeante d'Annick Lefebvre, qui déclare mener le combat avec l'arme qu'elle maîtrise le mieux, l'écriture théâtrale. Car elle plante une écharde dans la langue de bois.

J'accuse, au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 22 février, en supplémentaire les 23 et 24 février.

Crédit photos : Ulysse Del Drago



Le dimanche 12 février 2017
ici.radio-canada.ca

Dessine-moi un dimanche
Le dimanche de 6 h à 10 h
Franco Nuovo

Émissions | Catégories | Musiques diffusées | À propos | Écrivez-nous

L'AUDIO FIL DU DIMANCHE 12 FÉVRIER 2017 | Accès à tous les sujets | TUTORIEL | FA

Time	Segment Title	Duration
7 h 31	Culture avec Karyne Lefebvre : J'accuse d'Annick Lefebvre au Théâtre d'Aujourd'hui	Durée : 03:22 04:38
7 h 36	Revue de presse avec Laurent Therrien : Les 5 ans du printemps érable	Durée : 04:56
7 h 41	Sports avec Jean Dion	Durée : 01:40

01:34:18 | 03:55:00

6 h | 6 h 30 | 7 h | 7 h 30 | 8 h | 8 h 30 | 9 h | 9 h 30 | 10 h

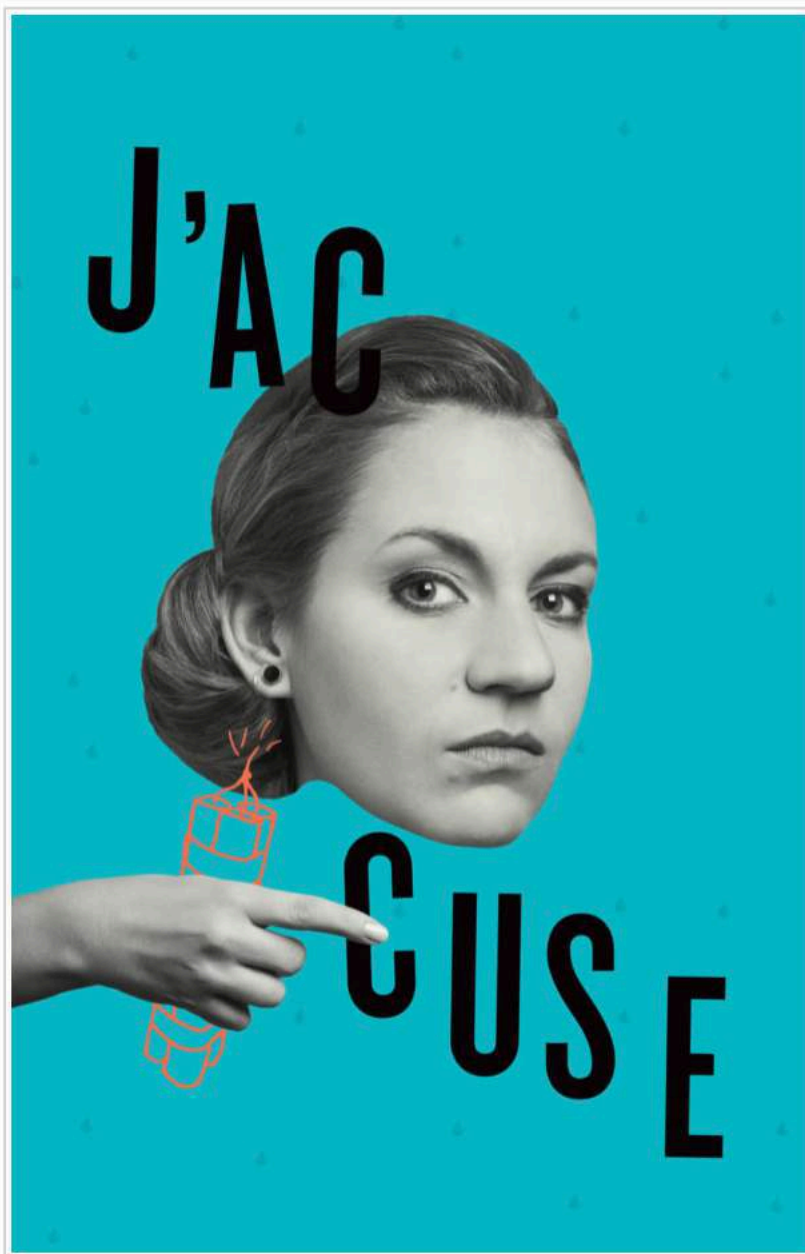


Le lundi 13 février 2017
lesmeconnus.net

LES MÉCONNUES – « J'ACCUSE » AU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI: VLAN DANS LES DENTS!

meconnus2 février 13, 2017

Chroniques, Théâtre



Crédit photo: Courtoisie Théâtre d'Aujourd'hui



SUITE- Le lundi 13 février 2017

Les injustices sociales, l'imbécillité heureuse et les préjugés en prennent plein la gueule dans la pièce *J'accuse*, d'Annick Lefebvre, une jeune dramaturge incroyablement talentueuse. Et ça fait un bien fou d'entendre une parole critique et féministe enfin libérée du politiquement correct! D'ailleurs, le public en redemandait : la pièce est présentée en reprise au Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 24 février, et il y a même des supplémentaires tellement elle est populaire.

Sous la forme de cinq monologues portés par cinq femmes révoltées, cette pièce coup de poing s'attaque aux stéréotypes de genre et de classe, ainsi qu'aux clichés sur l'immigration, entre autres. Loin d'incarner les personnages féminins typiques (et ennuyants) que l'on voit trop souvent au théâtre, les femmes dans *J'accuse* ont des personnalités fortes et des rôles complexes.



Cheffes d'accusation

On retrouve parmi les personnages une vendeuse de bas de nylon qui doit se nourrir de « rigatonis à la sauce crise économique » et qui se venge de son « sous-salaire de sous-merde » en insultant les clientes snobs qui la regardent de haut. Le deuxième monologue est celui d'une jeune entrepreneure au bord de l'épuisement qui blâme les immigrants, les moins bien nantis et les artistes (qu'elle appelle « les pompeux de subventions ») pour ses échecs, et qui « mouille » en écoutant Jeff Fillion à la radio.



SUITE 2- Le lundi 13 février 2017

Bien différente de cette dernière, il y a une femme immigrante qui fait tout pour se faire accepter par sa société d'accueil, y compris regarder *Passe-Partout* et apprendre des passages de films médiocres comme *Les Boys*, et qui rêve de devenir propriétaire d'une cabane à sucre. Malgré tous ses efforts pour s'intégrer et ne plus être « désintégrée par l'exil », elle est confrontée aux préjugés des Québécois et doit travailler dans un CPE malgré son doctorat en sociologie.

Il y a également une jeune femme, incarnée avec brio par Léane Labrèche-Dor, qui aime beaucoup, passionnément, à la folie ses amis, et qui pleure une difficile peine d'amitié en coupant des oignons pour une soupe qui n'arrive ni à la réconforter ni à la réchauffer. Mais même si ses « lacrymales font de l'*overtime* » et que son « cœur est chroniquement décalé », elle préfère vivre ses sentiments à fond plutôt que de les engourdir avec des pilules.

Et le clou du spectacle : Debbie Lynch-White interprète une fan finie d'Isabelle Boulay, prête à tout pour rencontrer son idole pour qui ses « phéromones font des *back-flips* humides ». Accusée de mièvrerie par l'auteure de la pièce, elle se venge en la mettant sur le banc des accusés à son tour : « C'est dégradant, Annick Lefebvre, que tu fasses une pièce pour rire de moi ! » Elle va jusqu'à dire que la dramaturge fait un « spectacle de démolissage de *touttt* » parce qu'elle est en manque : « Ça fait au moins six ans que tu dis que ça fait quatre ans que tu n'as pas baisé ! » Inutile de dire que le public se tordait de rire lors de ce passage, qui venait contraster avec la lourdeur de la pièce.

*

2017 n'est commencée que depuis deux mois, et déjà, ce qui sera sans doute la meilleure pièce de l'année est à l'affiche. Conseil d'amie : jetez-vous sur les derniers billets des supplémentaires présentées au Théâtre d'Aujourd'hui.

– Edith Paré-Roy

THÉÂTRE

Échos de scène

Tous les mardis, *La Presse+* présente les actualités de la semaine dans le monde du théâtre et de la danse. Premières, coups de cœur, spectacles en tournée et pièces à voir. La scène se passe ici et maintenant.

NOTRE CHOIX

J'accuse : un cri d'amour

Avec *J'accuse*, l'auteure Annick Lefebvre lance un vibrant cri d'amour sur la scène. Une pièce où cinq femmes en crise déversent leur trop-plein de mots (et de maux) à travers cinq monologues livrés, à tour de rôle, par des actrices extraordinaires : Léane Labrèche-Dor, Debbie Lynch-White, Catherine Paquin-Béchar, Alice Pascual et Catherine Trudeau. Celles-ci sont dirigées au métronome par le metteur en scène Sylvain Bélanger. Ce texte puissant et dérangeant frise le chef-d'œuvre ! À travers une parole féministe et universelle, d'une extrême précision dans l'écriture, Annick Lefebvre démontre que ce dont le Québec a le plus grand besoin de nos jours, c'est l'écoute. Tout simplement.

— Luc Boulanger, *La Presse*

En reprise au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui,
les 18, 23 et 24 février



CONSULTEZ
la page de la pièce



L'initiative

Le mardi 14 février 2017

initiative.ca



«J'accuse», ou la voix des femmes du Québec

Darryl Giraud , le 2017-02-14

En entendant le titre de cette pièce de théâtre, vous vous dites qu'il s'agit peut-être d'une adaptation du «J'accuse» de Zola à propos de l'affaire Dreyfus, mais il n'en est rien.

«J'accuse» qui est écrite par Annick Lefebvre et mise en scène par Sylvain Bélanger, est la combinaison de monologues vibrants de cinq femmes fortes, prenant leur place dans un «militantisme intime», où la parole devient un véritable exutoire.

«J'accuse» nous fait voyager dans l'univers de cinq femmes, qui sont interprétées par Léane Labrèche-Dor, Debbie Lynch-White, Catherine Paquin-Béchar, Alice Pascual et Catherine Trudeau. Agées entre 25 et 35 ans, les actrices qui sont toutes de la même génération sauront tantôt vous choquer, vous faire réfléchir, vous faire rire et même pleurer.

Il est d'ailleurs très rare de voir des pièces qui accordent autant d'importance à de jeunes personnages féminins forts et complexes, en dehors des stéréotypes.

Les cinq personnages de l'histoire forment une bonne représentation de l'ensemble des femmes du Québec : la première des filles qui est caissière, vend des bas de nylon et en veut à ses clientes carriéristes qui la traitent avec mépris à cause de sa classe sociale jugée inférieure; la seconde, qui est xénophobe et propriétaire d'une petite entreprise qu'elle a bâti dans un contexte d'austérité économique, accuse les moins nantis de profiter de ses impôts ; la troisième, qui est d'origine immigrante est intègre, essaye de faire sa place dans la société québécoise, et accuse les québécois de ne pas encourager ses efforts d'intégration ; La quatrième, qui est une grande admiratrice d'Isabelle Boulay, répond aux critiques faites par l'auteure de la pièce sur son idole ; enfin la cinquième est celle qui aime, qui aime trop, qui aime mal.

Écrite sur cinq ans, «J'accuse» est une synthèse de petites enquêtes, d'observations sociales et du vécu d'Annick Lefebvre.

Cette pièce d'environ deux heures est aussi une interrogation sur la place du travail dans une société de femmes, dans une perspective d'équité et d'égalité.

«J'accuse» est en supplément au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 24 février.

Darryl Giraud

Darryl Giraud , le 2017-02-14

La pièce *J'accuse* : une galerie de personnages féminins forts

PUBLIÉ LE MARDI 14 FÉVRIER 2017



Léane Labrèche-Dor dans la pièce « J'accuse » Photo : Radio-Canada

Après avoir connu un grand succès en 2015, la pièce *J'accuse*, de l'auteure Annick Lebevre, est de nouveau présentée au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui jusqu'au 24 février.

Un texte de **Valérie-Micaela Bain**

La pièce, présentée sous forme de monologues, présente cinq femmes. « Ce que j'entendais, moi, dans ce texte-là, c'est cinq femmes qui se sentent inadéquates par rapport au Québec, mais qui, à l'inverse, sentent aussi le Québec inadéquat par rapport à leurs désirs profonds », explique le metteur en scène Sylvain Bélanger, aussi directeur artistique et codirecteur général du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui.





Cette galerie de personnages féminins forts proposés dans *J'accuse* défait les clichés de la mère, la vierge et la putain, souvent proposés au théâtre. Il y a d'abord « la fille qui encaisse », interprétée par Catherine Paquin-Béchar. Elle travaille 12 heures par jour dans une petite boutique souterraine de la station de métro Bonaventure. Elle sert des clientes qui la regardent de haut.

Catherine Trudeau joue la « fille qui agresse »; femme d'affaires à la tête d'une PME qui extériorise son stress avec une haine contre tout et n'importe qui. Il y a « la fille qui intègre », interprétée par Alice Pascual. Cette immigrante, docteure en sociologie, rêve qu'on la considère comme une Québécoise à part entière. Debbie Lynch-White est « la fille qui adule », celle qui revendique son droit d'être une admiratrice inconditionnelle d'Isabelle Boulay. Finalement, Léane Labrèche-Dor joue le personnage de « la fille qui aime ». Cette dernière vit difficilement une rupture amoureuse.



Debbie Lynch-White dans la pièce « J'accuse » Photo : Radio-Canada

Tour à tour, ces femmes se vident le cœur sans mettre de gants blancs dans un flot de paroles qu'elles déversent avec fougue. Mais il ne s'agit pas d'une pièce pamphlétaire, selon Léane Labrèche-Dor. « On s'imagine [que] ça chiale. Oui, c'est peut-être un peu comme ça, mais on découvre finalement qu'on est toutes humaines, qu'on a toutes ces facettes-là nous aussi. »

Lorsque Sylvain Bélanger a lu les textes d'Annick Levebvre pour la première fois il y a trois ans, il a été frappé par ce groupe de femmes qui prend la parole de manière forte.

« Je voulais m'intéresser d'abord et avant tout à la peine qu'elles avaient, et non pas à la colère qu'elles voulaient lancer à la face du monde. »

— Sylvain Bélanger, metteur en scène

J'accuse est un texte féministe, mais pour les comédiennes, il n'est pas que cela. Catherine Paquin-Bécharde pense qu'il s'agit d'abord d'une œuvre sur la condition humaine. « Ce sont des humains qui *rushent* dans la vie, qui ont envie d'en parler, qui s'interrogent et qui vivent des choses belles et moins belles, mais ça pourrait être des gars aussi. »



Le mercredi 15 février 2017

www.sorstu.ca



CRITIQUE | PUBLIÉ LE 15 FÉVRIER 2017 @ 8H44

[J'aime 1](#)



RÉDACTION
Gilles G. Lamontagne
*Critique théâtre, danse,
classique*



PHOTOS
Courtoisie

J'ACCUSE, EN REPRISE AU CENTRE DU THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI | LES FÉES ONT ENCORE SOIF

Elles livrent à tour de rôle des monologues percutants. Il y a la fille qui encaisse, la fille qui agresse, la fille qui intègre, la fille qui adule, la fille qui aime. Et comme celles de Denise Boucher jadis, ces fées ont soif.

Le Centre du Théâtre d'Aujourd'hui, sous la direction de Sylvain Bélanger qui en signe sobrement la mise en scène, a visé juste en ramenant le manifeste féministe radical d'Annick Lefebvre, J'accuse. Même si le mot a été galvaudé, pour ne pas dire vidé de son contenu, c'est l'auteure elle-même qui parle de « pièce féministe » dans le programme. Une « pièce état des lieux qui hurle à l'amour et qui punche en pleine face », y ajoute-t-elle.

Par le biais de cinq longs monologues bien sentis, l'auteure ouvre grand les vannes pour dénoncer, revendiquer et même appeler à la révolte les femmes de la génération des 25 à 35 ans. Plusieurs tirades d'ailleurs, commencent par « Ce n'est pas vrai que... ».



SUITE- Le mercredi 15 février 2017

Des cinq comédiennes en scène, dont on pourrait dire qu'elles sont de force égale, se dégagent particulièrement **Debbie Lynch-White** en fille qui adule et Léane Labrèche-Dor en fille qui aime.

La première, que tout le monde connaît maintenant grâce à son rôle de gardienne de prison dans la série télé Unité 9, arrive en scène avec une mèche rouge de punkette, mais son admiration sans borne pour Isabelle Boulay viendra appuyer, quand ce n'est pas contredire, son rôle de réceptionniste dans une boîte d'informatique. Elle a une forte présence de jeu, pas seulement physique. C'est elle qui incarnait, dans un tout autre registre, la nourrice du Roméo et Juliette du TNM l'été dernier, sous la direction de Serge Denoncourt qui sait caster ses rôles au théâtre sans faire de concession.

Par pure fantaisie ou bonne idée amusante, Annick Lefebvre fait en sorte que le personnage de **Debbie Lynch-White** s'adresse à elle-même dans le texte, reprochant à l'auteure son manque de ferveur pour la chanteuse du saule inconsolable, l'enjoignant de monter sur scène, si elle ose. Et il convient d'ajouter que la comédienne chante aussi très bien.

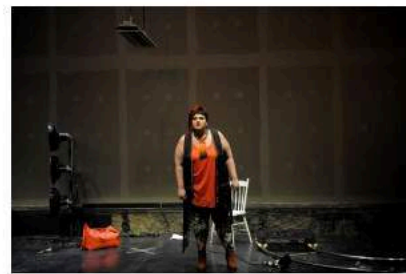


Photo par Valérie Remise.

La seconde à se démarquer est Léane Labrèche-Dor. Pour l'avoir vue jouer la jeune déficiente dans Les muses orphelines de Michel Marc Bouchard, rôle difficile à rendre, la fille de Marc Labrèche continue bellement de se faire un nom et de laisser sa marque au théâtre. On pourrait lui reprocher ici un jeu retenu, et trop en fond de scène, mais qui concorde avec le mépris d'elle-même, jusqu'au bord des larmes, de cette fille poquée par une vie amoureuse vouée à l'échec. La comédienne est complètement cette fille qui aime sans retour, et qui souffre de son état d'éternelle looser en amour.



SUITE 2- Le mercredi 15 février 2017



Photo par Valérie Remise.

Les trois autres personnages sont tenus par Catherine Paquin-Bécharde en vendeuse de bas de nylon dans une boutique souterraine du métro Bonaventure, Catherine Trudeau en dirigeante d'une PME qui en arrache et en veut aux BS profiteurs du système, et Alice Pascual (une révélation) en Docteure en sociologie se retrouvant comme simple technicienne en garderie dans un CPE de Montréal, une immigrante pourtant prête à tout pour s'intégrer.

Le texte d'Annick Lefebvre, très volontairement touffu, c'est-à-dire armé d'un nombre effarant de références tant concrètes que hyperréalistes, n'est pas reposant. À travers ces cinq monologues aux allures de canons de chars d'assaut, elle mitraille sa critique sociale au vitriol avec beaucoup de justesse. « Qui décide de ce qui est normal ? », nous aura plus tôt lancé par la tête la fille qui adule. On ressort du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui en se sentant accusé, et c'est exactement ce que veut l'auteure de J'accuse.

La pièce par ailleurs sera présentée dans une mouture belge en novembre prochain à Bruxelles.



J'ACCUSE les souffrances...d'Annick Lefebvre

Partager 9

Publié par **Esther Hardy** le Mer. 15 février 2017 à 22h02 - Contenu original
Théâtre, **Alice Pascual, Annick Lefebvre, Catherine Paquin-Béchar, Catherine Trudeau, Debbie Lynch-White, Esther aux premières loges, Léane Labrèche-Dor, Sylvain Bélanger**

Crédit photos: Valérie Remise

Un vent qui décolle souffle présentement au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et selon les pronostics, il ébouriffera jusqu'au 24 février. La pièce « J'accuse » d'Annick Lefebvre est présentée pour une deuxième saison dans une distribution qui a le pouvoir d'émouvoir, avec les comédiennes Catherine Trudeau, Debbie Lynch-White, Catherine Paquin-Béchar, Alice Pascual et Léane Labrèche-Dor.

Ayant assisté à une mise en lecture de la pièce « Ce samedi il pleuvait » du même auteur, je savais grosso modo à quel type d'écriture je devais m'attendre. Annick Lefebvre ne mâche pas ses mots: tant dans la vie que dans ses écrits, elle s'exprime sur un ton direct et incisif.



Annick Lefebvre

SUITE- Le mercredi 15 février 2017

Construite en cinq monologues distincts qui n'ont en commun que l'âge, le sexe des personnages et la continuité de la trame dramatique, cette pièce est le cri du cœur de cinq femmes qui se dénudent dans leur douleur, leurs désirs et leurs aspirations. Très actuel, ce texte illustre bien les difficultés d'adaptation des jeunes femmes dans une société qui a perdu pied et s'est déshumanisée.

Interpellée par l'intérêt accordé à cette pièce, j'ai rencontré Sylvain Bélanger, directeur artistique du Centre du Théâtre d'Aujourd'hui et metteur en scène de « J'accuse ».



Sylvain Bélanger

Esther Hardy : Qu'est-ce qui motive un directeur artistique et même un metteur en scène à choisir de produire une pièce comme « J'accuse »?

Sylvain Bélanger : Je lis énormément de pièces. Je suis à la recherche de textes comme celui-là qui est profondément théâtral, contrairement à un texte réaliste ou télévisuel. Donc, je cherche de ces langues-là qui ont besoin de la scène pour trouver une dimension quasi surhumaine, qui ont besoin du médium théâtral pour exister.

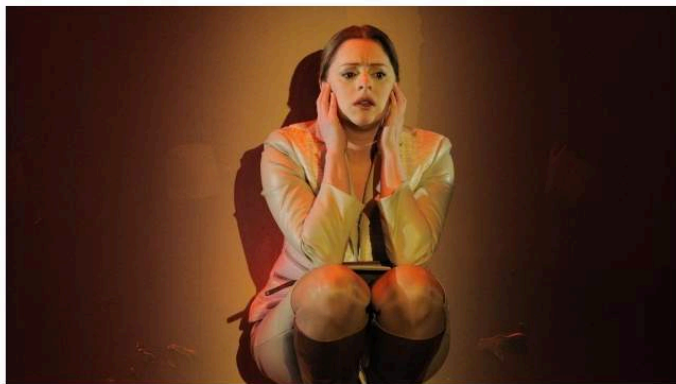
Quand j'ai lu le texte de « J'accuse », j'avais deux monologues sur les cinq actuels, les trois autres allaient suivre. Je connaissais l'écriture d'Annick pour son texte « Ce samedi il pleuvait », précédemment présenté aux Écuries. J'ai été charmé en lisant les deux premiers monologues et estomaqué par la puissance de cette langue-là qui est pour moi une vraie langue théâtrale. Le projet spécifiait qu'elles sont des femmes trentenaires qui ont décidé de ne pas avoir d'enfants, qui ont des difficultés à se réaliser dans le travail et qui ont plein de choses à dire sur le Québec, sur leur sentiment, leur inadéquation, et ayant de la difficulté à prendre leur place ou à s'épanouir. De plus, nous avons une responsabilité collective de les entendre.



Alice Pascual

Alors, on programme pour que collectivement on en prenne conscience. Dans quel Québec vit-on pour que ces femmes-là vivent ça? Sans faire de généralité évidemment, puisque c'est une proposition de l'auteure. Pour moi, une profonde peine motivait leur valse d'accusations, leurs émotions, leur colère, leur frustrations, etc.

Alors comme metteur en scène, ça me donne justement de la place pour travailler ce qui motive la peine et les frustrations, la colère et les paroles qui dépassent la pensée. C'est par cette porte là que j'ai trouvé la ligne directrice pour travailler l'incarnation de ces cinq femmes qui existent pour vrai.



Catherine Trudeau

EH: Donc, il y a une conscience sociale derrière la motivation de programmer un texte ?

SB : Définitivement, c'est omniprésent dans mon travail en général. En dirigeant une institution, j'ai une responsabilité publique. C'est un espace d'échange, une maison d'accueil où on se met ensemble pour réfléchir sur le Québec contemporain. Donc, mon travail est d'agir comme un genre de paratonnerre afin d'essayer de capter l'air du temps avec ce que mes voisins m'écrivent. C'est sûr que je lis souvent des parties de pièce au moment où je programme la saison. C'est là qu'on peut déceler le souffle, la justesse ou le propos urgent à partager. C'est mon travail de capter des écritures qui sont des révélateurs de l'air du temps. Ce qui est très différent des écritures à la mode. C'est ce que j'appelle de « travailler avec des carottes anthropologiques du présent ».



Catherine Paquin-Béchar

EH: Pour le choix de la distribution, est-ce que c'est toi qui a décidé ou Annick avait déjà une idée?

SB : On en a discuté, mais j'avais déjà une idée. Pour certains rôles, je posais la question à Annick. Comme entre autres Debby Lynch-White, je ne la connaissais pas, c'est elle qui m'en a parlé. Sinon, j'avais une ligne directrice, je voulais cinq filles qui avaient du « chien ». Lorsqu'on travaille en monologue, le moteur qu'est le charisme, ce qu'on appelle dans le jargon « le gros foyer », était la qualité recherchée. Car je savais déjà que je voulais vraiment travailler dans une économie de mouvement.

Les filles sont mises en scène dans des épreuves physiques, des contraintes successives pour donner un canal à cette parole afin qu'elle ne devienne pas banale ou quotidienne et afin d'en faire une performance théâtrale sur scène. On a mis en place des genres de petites olympiades d'actrices. Par exemple, Léane Labrèche Dor pleure sur le bout de ses pieds pendant vingt-cinq minutes. Pour faire passer tout ce texte-là, on a travaillé en contrainte physique. Catherine Trudeau est en petit bonhomme pendant très longtemps. Debbie est sur le bout de ses pieds pour que sa parole passe dans une contrainte physique. Tout ça afin d'aller au-delà de la parole quotidienne et des scories de l'acteur. J'ai entraîné les filles pendant presque un an.



Léane Labrèche Dor

EH : La douleur physique est donc un incubateur pour le personnage?

SB : Comme un volcan ou un presto qui comprime ou retient, donc il y a une pression extérieure. Et pour ces femmes-là, c'est la société qui fait cette pression extérieure. Et la parole d'Annick, c'est ce petit tube dans le presto qui s'agite et qui chante quand il y a assez de pression à l'intérieur. Comme une bouilloire à siffler. Il faut travailler sur la nature de cette bouilloire pour que la parole trouve sa raison d'être. Autrement, on fait juste jaser...

On a monté « J'accuse » comme des épreuves de survie. Le public se demande si elles vont aller jusqu'au bout. Est-ce qu'elles vont réussir? Il se passe quelque chose au-delà des mots, de la situation et des sujets d'accusation. Il y a une femme qui tente de survivre et une actrice qui tente de se surpasser sur scène. La notion du danger est constante dans « J'accuse » et ça crée une attention et une écoute particulière dans le public. On est concentré sur leur combat intérieur.

Annick a fait des recherches, par exemple, elle s'est insérée dans le fan-club d'Isabelle Boulay pendant des années pour écrire la partie de Debbie. Le premier monologue est la fille qui vend des bas de nylon dans une boutique de la grandeur d'un cubicule, Annick l'a fait elle-même pendant longtemps. Elle a écrit le monologue de Catherine Paquin-Bécharde en y travaillant pendant quatre ans. Être vu de haut, ne jamais se faire regarder dans les yeux... subir tout ça!

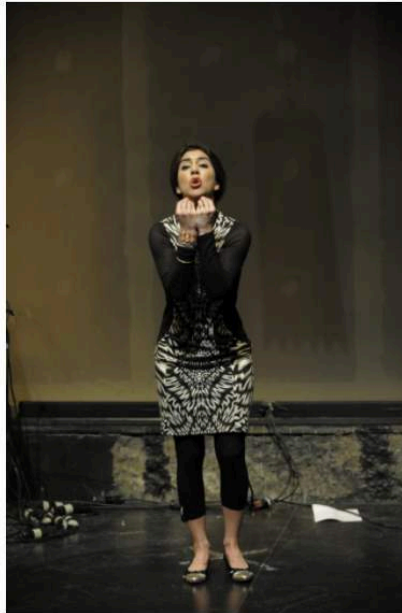


Debbie Lynch-White

EH : Pourquoi remettre à l'affiche « J'accuse » pour une deuxième saison? est-ce que dans la première saison (2014-2015), vous aviez manqué de temps pour les supplémentaires?

SB : Il y a eu des supplémentaires dans la production initiale et nous étions allés au maximum de ce que l'horaire permettait. C'est certain que c'est une épreuve pour les filles, elles ne peuvent pas jouer ça pendant huit semaines. De plus, en début de saison, on ne sait jamais ce qui va marcher fort ou moins fort...

Donc, il y a eu un engouement de la part du public. Et on veut aller à la rencontre du public, on veut que ça continue pour rencontrer d'autres publics et toucher plus de gens. On a donc une responsabilité de poursuivre. Alors, même si on a perdu une actrice, Ève Landry qui est en train d'accoucher, on a quand même poursuivi.



Et au-delà de ça, ce qui est intéressant pour toute l'équipe, est que lorsque tu reprends une pièce, tu apprends beaucoup sur ton métier. Qu'est-ce que de revenir à l'origine de ce que l'on a créé? Revenir et se concentrer sur le processus avant qu'il y ait un public dans la salle. C'est exigeant, les filles ont eu le vertige lorsqu'elles ont repris leur texte. Se demandant si elles allaient y arriver même si elles l'avaient déjà joué trente fois. C'est un texte concentré de 20-25 minutes par personnage.

Donc, ce n'est pas juste des répétitions et une mise en scène, c'est un entraînement. Les filles ont fait beaucoup de place dans leur vie personnelle pour y arriver... On se voyait en plusieurs étapes de répétitions. Elles ont travaillé isolées pendant les premiers trois mois. Lors de la mise en commun, la charge émotionnelle était énorme pour chacune d'elles. Chacune comprenait par où les autres étaient passées, admirative, compréhensive du travail les unes des autres.



Merci à Sylvain Bélanger pour son ouverture, sa capacité à bien expliquer son travail tout en nuances et son impressionnante mise en scène d'une précision chirurgicale.

« J'accuse » est un grand cri du cœur de femmes trentenaires qui cherchent à se faire entendre. Leur appel est toujours d'actualité... Il charme tout autant qu'il touche et vous fera rire aussi. À voir jusqu'au 24 février au Centre du Théâtre d'Aujourd'hui.

Le jeudi 16 février 2017

zonevideo.telequebec.tv



Formule Diaz

Léane prend position

Invités

Saison 3 / Épisode 062 / 07:07

La carrière de Léane Labrèche Dor a démarré en trombe avec SNL Québec, une émission d'humour à sketches, qui s'est fait remarquer à Télé-Québec il y a 3 ans. Depuis, elle a obtenu plusieurs beaux rôles, tant au théâtre qu'à la télévision. Alors qu'elle se joint à Catherine Trudeau, Catherine Paquin-Béchar, Alice Pascual et Debbie Lynch White dans la pièce J'accuse, présentée au Théâtre d'aujourd'hui, Léane continue son petit bonhomme de chemin dans une industrie qui exige la polyvalence, et dans un milieu qui pourrait être selon elle, beaucoup plus audacieux.

Disponible jusqu'au 01 septembre 2021



Le jeudi 16 février 2017

ici.radio-canada.ca

Gravel le matin

En semaine de 5 h 30 à 9 h
ALAIN GRAVEL

A portrait of Alain Gravel, a man with short grey hair, smiling, wearing a dark leather jacket over a dark shirt.

Cet extrait vous a été recommandé



AUDIO FIL DU JEUDI 16 FÉVRIER 2017

8 h 45 Entrevue avec Léane Labrèche-Dor pour la pièce J'accuse au Théâtre d'Aujourd'hui

7 min 56 s